

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [96] (2008)
Heft: 1518

Rubrik: Dossier
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Identités sexuelles

Beaucoup d'entre nous – consciemment ou non – ont la conviction que, sur le plan du genre, les êtres humains se déclinent en homme ou en femme dont la majorité sont hétérosexuel-le-s. Alors qu'en réalité, nous le savons bien, l'hétérosexualité n'est pas la seule orientation sexuelle possible et, nous le savons peut-être moins bien, la bi-catégorisation homme/femme ne suffit pas à rendre compte de la réalité. Afin d'entamer ce questionnement des identités sexuelles et de leur construction, l'émilie a rencontré le psychologue clinicien et chercheur Stéphane With. Interview.

Propos recueillis par Estelle Pralong

L'émilie: Si nous commençons par interroger l'hétérosexualité?

Stéphane With: En tant que catégorie de pensée, l'hétérosexualité est née après celle de l'homosexualité. A la fin du XIXe siècle, dans nos sociétés occidentales et judéo-chrétiennes, le discours médical s'est emparé du terme homosexualité. On est passé d'un comportement – moral ou immoral selon la théologie, licite ou illicite selon la loi – à une personne malade, caractérisée notamment par son homosexualité. Le terme d'hétérosexualité est donc apparu plus tard et l'opposition entre hétérosexualité et homosexualité est assez récente. Dans certaines cultures, comme au Maghreb, la sexualité n'est pas découpée selon ces deux catégories. Est homme, est viril celui qui pénètre. Cependant, toute société donne un statut privilégié à l'érotisme entre deux personnes du même sexe pour des exigences de reproduction et de partage du travail. En outre, la déontologie «psy» actuelle préconise que si une orientation sexuelle ne pose pas en soi un problème pour la personne en question alors elle n'est pas pathologique. Cependant est privilégiée la capacité à investir positivement la différence des sexes pour se confronter à la différence. De plus, l'hétérosexualité permet un accès facilité à la parentalité. Mais cela ne mène pas forcément à une pleine santé sexuelle...

L'émilie: Pourquoi ressent-on le besoin de s'affilier à une catégorie sexuelle?

S.W.: Le questionnement sur la formation d'une identité sexuelle est quelque chose d'unique et de très récent. Elle participe désormais – dans nos sociétés occidentales – d'une essence, d'une définition de soi. Les homosexuel-le-s sont plus visibles, mais sur des bases identitaires d'une révélation de l'essence de soi. Pourtant, avoir un rapport homosexuel ne signifie pas forcément qu'on est un-e homosexuel-le... En réalité, le sens que l'on donne à ses propres comportements sexuels est plus important que les comportements eux-mêmes pour s'affilier à une catégorie sexuelle. Se définir en fonction de sa sexualité, c'est ce définir en fonction de critères sociologiques, individuels et biologique en interaction. Les catégories homme/femme et hétérosexualité/homosexualité sont relativement imperméables. L'identité est constituée de positif (je suis) et de négatif (je ne suis pas). Cela signifie, par exemple, pouvoir dire: «Je suis hétérosexuel mais ton homosexualité ne me gêne pas.» La bisexualité – bien que les comportements bisexuels soient plus courants que les comportements homosexuels – est très peu visible car elle remet en question la fonction des catégories homosexuels et hétérosexuels. Elle brouille les cartes.

Visibilités

Longtemps scindées de l'ombre, les lesbiennes ont vu leur visibilité augmenter de la championne de tennis à la ministre de la Culture. Elles ont aussi de plus en plus nombre d'hommes dans la sphère politique et dans le business.

Sophie Meyer

La pensée *queer* ou la déconstruction des identités sexuelles

À l'origine, *queer* désigne l'homosexuel de manière insultante, en insistant sur la dimension déviante, non conforme de son comportement. Par extension, le mot signifie «étrange» ou «bizarre». Ce terme stigmatisant a fait l'objet d'une réappropriation à l'intérieur des minorités gaies et lesbiennes pour devenir l'axe d'une théorisation de la sexualité. Depuis une vingtaine d'années, ce courant de pensée contribue aux avancées des «gender studies», très présentes dans le monde anglo-saxon. Côté francophone, la théoricienne Marie-Hélène Bourcier a largement contribué à faire connaître et à développer le point de vue *queer*.

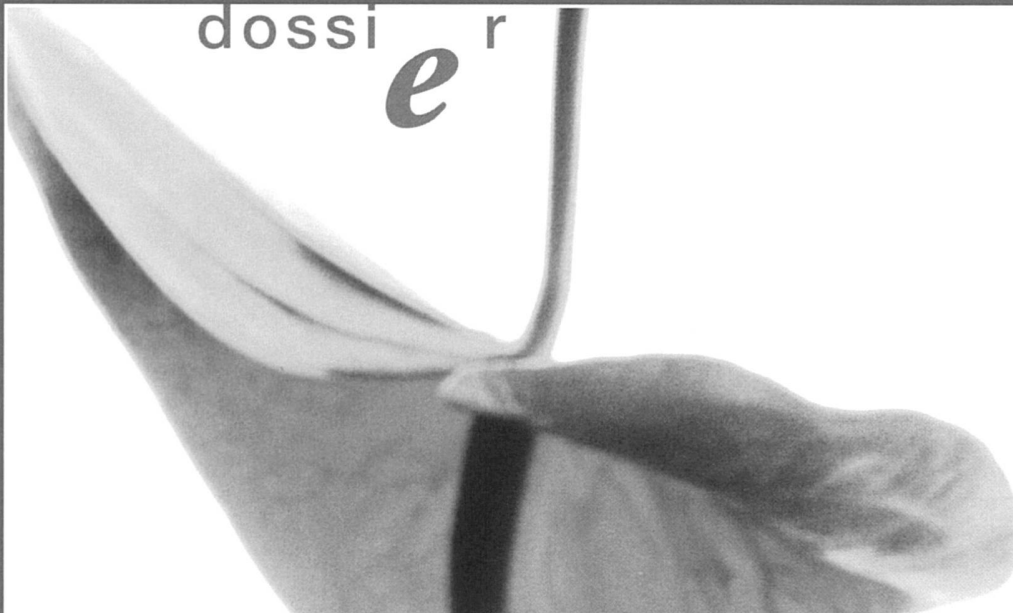
Sophie Meyer

Vers la fin des identités sexuelles?

Influencée par Michel Foucault, la pensée *queer* insiste sur le caractère profondément social, historique et culturellement construit des sexualités et des identités de genre. Une de ses originalités est de mettre en avant le potentiel créatif qu'implique cette idée de «construction». Et ce, notamment, en s'appuyant sur la réalité des subcultures sexuelles. Le cas des pratiques transgenres, comme celles des drag queens – hommes se travestissant en femmes – et des drag kings – femmes se travestissant en hommes – est révélatrice à cet égard. Le travestissement est l'occasion d'un détournement, souvent parodique, des codes de genres. Pour Judith Butler, dont l'ouvrage *Trouble dans le genre* est une autre source d'inspiration pour la pensée *queer*, le travestisme nous dit aussi autre chose. Dans son outrance et sa stylisation, il met

en lumière le caractère théâtral, joué, des identités sexuelles dites «normales»: «En imitant le genre, le travestissement révèle implicitement la structure imitative du genre en lui-même, de même que sa contingence» 1. Toute femme joue à être féminine, comme tout homme joue à être masculin. L'un et l'autre réalisent les performances assignées à leur genre.

Cette quête peut devenir une source de souffrance et d'anxiété. Nombreux sont celles et ceux qui ne se sentent pas en conformité avec ces rôles. Ce décalage entre le vécu intime et un genre imposé est souvent source de souffrance, d'anxiété et d'humiliations. La pensée *queer* se positionne en faveur d'une reformulation du genre, où le masculin et le féminin ne seraient plus des réalités closes et antagonistes, mais offriraient des possibilités de combinaisons et de juxtapositions. En décloisonnant les identités de genre, nous dit Judith Butler, «chacun serait respecté et libre de vivre sa propre complexité» 2.



Pensée queer et féminisme

Le mouvement féministe cherche à créer la femme en tant que «sujet politique». Il s'agit de trouver un dénominateur commun à partir duquel une solidarité d'appartenance pourrait naître, et que le féminisme se chargerait de défendre et de représenter. Or, pour la pensée *queer*, la femme n'est pas une catégorie stable, homogène et universelle. Sa définition pose continuellement problème. Le genre, en effet, se constitue différemment selon les contextes. «(Il) est partie prenante des dynamiques raciales, de classe, ethniques, sexuelles et régionales où se constituent discursivement les identités» 3. Le concept universel de la femme reflète souvent, en réalité, une vision occidentale, ethnocentrique et bourgeoise. Pour Butler, rechercher dans le patriarcat universel ce fameux point commun entre les femmes est une démarche également vouée à l'échec. «(Cette) conception (...) a été largement critiquée pour son incapacité à rendre compte des mécanismes concrets de l'oppression de genre dans les divers contextes culturels où celle-ci existe» 4.

Autre critique adressée au mouvement féministe: avoir repris à son compte, à nouveau sans l'interroger, le «régime épistémique de l'hétérosexualité naturelle» 5. La formule provocatrice de Monique Wittig «Les lesbiennes ne sont pas des femmes» peut être lue comme la manifestation d'un refus d'une définition marquée par cette exclusion. Si être femme implique de se conformer à une hétérosexualité obligatoire, alors la lesbienne n'a rien à faire dans ce monde-là. D'un autre côté, les excès du radicalisme lesbien – incapable d'envisager l'hétérosexualité autrement que sous l'angle de la domination masculine – a aussi contribué à creuser le fossé entre féministes lesbiennes et féministes *straight*. Il n'empêche. En faisant l'impasse sur une mise en question continuelle et forcément dérangeante de son propre sujet, le féminisme prend le risque de produire des effets normatifs et excluants. A l'extrême, on en arrive à la situation paradoxale où celles qu'il prétend représenter ne parviennent pas à se reconnaître en lui, comme les femmes non occidentales, les femmes des classes sociales inférieures, les femmes non hétérosexuelles, etc.

La fin du militantisme?

L'appel *queer* au décloisonnement et à la déconstruction des genres a suscité de multiples réactions hostiles, tant des milieux féministes que de la part des communautés lesbiennes. En rendant poreuses les frontières entre les genres et les pratiques sexuelles, la pensée *queer* dépolitiserait le champs des identités sexuelles, fondées sur des rapports de pouvoir polarisés (schématiquement: les hommes contre les femmes, les hétérosexuels contre les homosexuels). Sans nier les difficultés qu'entraîne pour le militantisme une telle remise en question, la pensée *queer* y voit néanmoins une possibilité d'enrichissement et de développement tant au niveau de la théorie que de l'action politique. «Endurer l'angoisse du vide, ou à moindre frais la perplexité, est la posture la moins immédiatement compatible avec l'action militante, qui se nourrit plutôt de convictions, de clivages, de hiérarchies et d'anathèmes. Cette endurance, en revanche, est la plus apte à conduire à un renouveau de la pensée théorico-politique» 6.

1, 3, 4 et 5: Judith Butler *Trouble dans le genre*.

2: Interview de Judith Butler, *L'Express*, 28.10.2005.

6: Teresa de Lauretis, *Théorie queer et cultures populaires*.

Visibilités lesbiennes

Longtemps actrices de l'ombre, les lesbiennes font aujourd'hui parler d'elles. Depuis les révélations de la championne de tennis Amélie Mauresmo à l'Open d'Australie de 1999, elles sont de plus en plus nombreuses à évoquer publiquement leur préférence sexuelle. Encore rares dans la sphère politique, les coming-out fleurissent dans le monde des médias et du show business.

Sophie Meyer

Derniers en date, celui de l'actrice et réalisatrice américaine Jodie Foster et, plus proche de nous, celui d'Anne Will, journaliste de la chaîne allemande ARD et de sa compagne Miriam Meckel, directrice de l'Institut des communications de St-Gall.

La présence de lesbiennes dans les films et les séries télévisées est une autre manifestation de cette visibilité. La diffusion de «L-World» – d'abord sur Canal+ et Pink TV, puis dès 2006 sur les petits écrans romands – constitue un événement inédit en la matière. Cette série met en scène un groupe d'amies de Los Angeles, qui ont pour particularité d'être presque toutes homosexuelles. Le fait que l'industrie hollywoodienne ait accepté de produire un tel projet – destiné, soit dit en passant, à un public tant hétéro qu'homosexuel – est en lui-même révélateur. Quelle signification donner à cette présence accrue des lesbiennes dans les sphères publiques, culturelles et médiatiques? Peut-on y voir l'expression d'une société enfin prête à donner droit de cité aux minorités sexuelles? Est-ce à dire que leur combat est en passe d'être gagné? Présidente de Lestime, association lesbienne genevoise, et engagée au sein du Conseil municipal – qu'elle a présidé en 2005 et 2006 – Catherine Gaillard répond aux questions de *l'émilie*. Interview.

L'émilie: Le fait que les lesbiennes fassent davantage parler d'elles vous paraît-il, en soi, un phénomène réjouissant?

Catherine Gaillard: Évidemment! Il faut avoir à l'esprit que les lesbiennes ont pendant longtemps été carrément invisibles. En Angleterre, la reine Victoria n'a pas voulu pénaliser l'homosexualité féminine, tout simplement parce que pour elle celle-ci n'existait pas! Tous les problèmes ne sont pas pour autant résolus. Le quotidien des lesbiennes n'est pas toujours rose.

L'émilie: Quels sont les milieux où cette visibilité n'est pas acquise?

C.G.: Le milieu professionnel, par exemple. Les lesbiennes craignent encore souvent d'y révéler leur orientation sexuelle. Des études récentes ont montré que l'angoisse liée au secret et à la dissimulation avait des répercussions directes sur la santé. Le domaine de l'éducation est un autre univers où l'homosexualité reste tue. Or on sait que le taux de suicide est plus élevé chez les jeunes homosexuel-le-s que chez les jeunes hétéros. Ce taux est encore plus élevé chez les lesbiennes. La violence homophobe peut être extrême en milieu scolaire. J'ai eu récemment connaissance du cas d'une collé-

gienne genevoise qui subissait de véritables persécutions de la part de ses camarades, à cause de son apparence physique plutôt masculine. Les enseignant-e-s sont complètement démuni-e-s pour faire face à ces questions. Quand les associations homosexuelles ou proches, comme celles des Parents d'homos, tentent d'aborder le problème, on les accuse de prosélytisme. Il y a vraiment urgence à faire évoluer les mentalités.

Aujourd'hui, heureusement, le département de l'instruction publique de Genève a fait un pas important. Il est entré en matière pour participer aux Assises contre l'homophobie qui vont se réunir à l'initiative des associations homosexuelles genevoises. Il s'agira de trouver des réponses pratiques et concrètes à ces problèmes.

L'émilie: En 2004, en plein débat sur le partenariat homosexuel, la syndique de Renens Marianne Huguenin a fait son coming-out. Vous-même avez publiquement évoqué votre homosexualité lors de votre discours d'intronisation à la présidence du Conseil municipal genevois. Les personnalités politiques sont encore peu nombreuses à oser faire le pas. Quel est, à vos yeux, le sens d'une telle démarche?

C.G.: Il est très important que les politiques sortent du placard. Faire un coming-out a toujours valeur d'exemple. Ça peut donner du courage et des impulsions à des homosexuel-le-s qui hésitent. C'est aussi un acte fort pour les jeunes générations, une façon de «tailler la route». Si on ne doit forcer personne à le faire, on doit en tout cas encourager les coming-out.

L'émilie: Que répondez-vous à celles et ceux qui disent accepter le mode de vie des homosexuel-le-s, pour autant qu'une certaine discrétion soit respectée et que leur homosexualité ne se manifeste pas trop ouvertement?

C.G.: Il n'est pas question de nous faire taire! L'homosexualité est une réalité qui génère toujours de la souffrance. Le jour où ce mode de vie ne posera plus aucun problème n'est pas encore arrivé. Les statistiques nous montrent trop que le combat n'est pas gagné.

Débrouillages identitaires

Quand la nature contredit la Nature...

Récemment projeté sur les écrans romands, le film XXY vient nous rappeler, sur le mode de la fiction, la fragilité de nos catégories de pensée concernant les sexes. Prisonniers d'une double pensée binaire qui superpose les identités féminines et masculines aux catégories biologiques femelles et mâles, nous supportons mal lorsque la nature elle-même vient contredire nos préjugés. Mais au-delà des considérations identitaires, c'est toute l'organisation sociale et ses enjeux de pouvoir qui se trouvent en question.

Christian Schiess

«Mais quand même, vous ne pouvez pas nier que la nature nous a faits hommes ou femmes!» Quand cette phrase surgit, la discussion est en général mal embouchée. Sonnant comme un rappel à l'ordre, cette nature-là a pour fonction de circonscrire les limites de ce qui est humainement envisageable. De ce fait, elle tend à masquer des conflits idéologiques sous couvert d'évidences biologiques. La force de cette évidence, longuement entretenue par la médecine moderne, est telle qu'il est bien difficile d'avoir le dernier mot face à qui en brandit l'arme.

Aux plus persévérant-e-s qui sont à la recherche d'un solide argumentaire en de pareilles circonstances, on pourra utilement conseiller la lecture d'un petit livre dirigé par Catherine Vidal, sorte de retournement d'armes qui se propose d'en découdre avec les «mythes et idéologies» du féminin et du masculin. On y apprend que ni le cerveau, ni les os, ni les chromosomes, ni même les sacro-saintes hormones, ne nous obligent à penser le monde selon une opposition binaire entre femmes et hommes, pas plus qu'ils nous forcent à nous définir en fonction de ces seules catégories identitaires. Ce à quoi nous avons affaire le plus souvent, ce sont des continuums entre des caractères mâles et femelles. Certes, puisqu'il en va de la définition la plus intime de nous-mêmes, le brouillage de ces catégories, si rationnel soit-il, provoque souvent une réaction de rejet ou d'autodénigrement (pensons à la «femme à barbe» qui, de phénomène de foire a été transformée avec les progrès de la civilisation en consommatrice de produits cosmétiques et de thérapies hormonales).

Le choix de ne pas choisir...

Ainsi, quand la nature se livre aux jeux du hasard et se met elle-même à brouiller de manière visible la bicatégorisation qu'on lui prête à tort, c'est le monde entier qui semble vaciller. Lorsqu'Alex, le personnage central du film de Lucia Puenzo, vient au monde avec une structure chromosomique XXY et se trouve doté d'un double appareil génital mâle et femelle (hermaphrodite), ses parents décident de se retrancher dans une zone reculée de l'Argentine, pour échapper précisément à ce monde dont ils craignent le regard. Mais ce qu'ils fuient avant tout, c'est la nécessité d'un choix qu'ils se sont refusé de faire à la naissance de leur enfant, et qu'ils sentent pourtant inexorable maintenant qu'Alex a quinze ans. Pour sa part, et loin des discours sur le choix que l'on trouve par exemple chez les

personnes transsexuelles ou transgenres, Alex aimerait avoir le choix de ne pas choisir. La normalité est vécue pour elle comme la perspective d'une mutilation. Et en l'absence de tout repère normatif, elle est amenée à se débrouiller avec ce que sa puberté et son entourage lui font ressentir de plus en plus comme une anomalie. Le monde réel lui revient en la personne d'un biologiste, ami de la famille et auteur d'un ouvrage savant sur l'origine des sexes, de la part duquel on attend des conseils avisés. Tout le paradoxe de la situation est que c'est dans le regard inquisiteur du chercheur, symbole central de l'oppression d'Alex dans le film, que ses parents vont chercher une réponse autorisée à ce qui leur arrive. Plongée un instant dans le livre, perplexe, Alex le refermera aussitôt pour s'endormir.

«Les prêtres remplacés par des neuropsychologues et autres savants peu scrupuleux.»

L'oppression est justement le mot-clé de l'affaire. Si les éléments les plus infimes de notre corps se sont vu conférer une telle importance dans les sociétés modernes, ce n'est pas seulement pour le plaisir de savoir qui nous sommes et d'où nous venons. L'enjeu est surtout que chacun reste à sa place: celle qui nous aurait été donnée par la Nature. C'est aujourd'hui dans le cerveau ou dans les hormones, et non plus dans la Bible, qu'on va rechercher la clé des mystères de notre cosmologie et de nos identités, ce qui fait que nous sommes ce que nous sommes. Les prêtres ont été largement remplacés par des neuropsychologues et autres savants peu scrupuleux. Un exemple aussi triste que récent nous en a été livré lors d'une table ronde où un professeur de médecine de l'Université de Genève, invité à donner son avis sur la pertinence de quotas en faveur des femmes, a cru bon de s'en référer à la testostérone pour justifier sa réticence face à une telle mesure. A quoi on pourra rétorquer, pour avoir le dernier mot qu'on empruntera à Catherine Vidal, que si le pouvoir était affaire de testostérone, eh bien les conseils d'administration des grandes entreprises et les collèges professoraux seraient remplis de messieurs aux torsos vraiment très velus et qui s'apparenteraient à des ours. L'absurde est parfois la meilleure arme contre l'absurdité!

Féminin Masculin. Mythes et idéologies. Paris, éd. Belin, 2006. 123 p.

Parlons trans

«Je vais enfin pouvoir mourir, sur ma tombe, ce sera marqué Monsieur.» témoignage d'un transsexuel *

Un-e transsexuel-le est une personne se vivant femme dans un corps d'homme ou se vivant homme dans un corps de femme et désireux-se d'entreprendre un parcours médical pour modifier son apparence anatomique afin que son sexe biologique soit conforme au genre auquel il ou elle appartient. La perception séparée du sexe physique, de l'orientation sexuelle et du sexe social donne une structure plus souple qui permet à tout homme et à toute femme davantage de liberté quant à ses choix individuels et sociaux et à la construction de son identité. C'est ce que nous avons appris au contact de Sandra Mansi, responsable du groupe Trans d'Espace 360. Interview.

Propos recueillis par Estelle Pralong

L'émilie: Le groupe Trans dont vous êtes responsable organise notamment des réunions de groupe. A quels besoins répondent-elles et quels sont les thèmes abordés?

Sandra Mansi: En 1999, nous avons mis sur pied une permanence téléphonique qui a pris très rapidement. Nous avons reçu de nombreuses demandes de transsexuel-le-s qui désiraient rencontrer «des gens comme nous». Nous avons donc décidé de mettre sur pied une structure et un espace de rencontres conviviales. La première fois, six personnes sont venues ! À l'époque, j'ai été surprise par la présence de nombreux transsexuels malgré le fait qu'ils soient moins «connus». En effet, les hommes devenus femmes sont plus visibles. Cela tient à des données socioculturelles et historiques. Les transsexuelles ont leur histoire, entre autres la période faste des cabarets représentée par des transsexuelles célèbres telles que Bamby ou Coccinelle. Elles sont encore de nos jours, davantage médiatisées. Elles s'expriment plus facilement et deviennent souvent assez féministes – en particulier lorsqu'elles ont été très imprégnées par leur éducation en tant que «garçon» et du rôle sociétal qui en découle. Les transsexuels – les femmes qui deviennent des hommes – sont moins visibles et plus réservés, car on «doit» apprendre à se taire quand on est une fille, et à rester discrète. Nos sociétés sont encore très patriarcales. Cela soulève évidemment la question des rôles sociaux de genre et des comportements «attendus» de ces derniers.

À côté de ces réunions informelles, nous avons mis sur pied – à la demande des intéressé-e-s – des réunions à thème. J'organise une première réunion en janvier au cours de laquelle je recueille les désirs des participant-e-s. Ce n'est pas moi qui décide, je ne décide jamais rien sans consultation! Des personnes extérieures sont parfois invitées : médecin, chirurgien, psychologue, avocat, religieux... Parfois, c'est un-e transsexuel-le qui témoigne de son expérience. Il m'a par exemple été demandé de faire venir un spécialiste des couleurs. Il s'agissait de déterminer les coloris qui peuvent mettre en valeur son teint ou non. Une autre demande en cours est celle d'une esthéticienne. Les transsexuelles ont besoin d'apprendre les codes de la féminité, de faire l'apprentissage

de la féminité. Mais qu'est-ce qu'un homme, qu'est-ce qu'une femme? Je pose cette question à tout le monde autour de moi. D'où leur vient la conviction profonde d'être un homme ou une femme, abstraction faite de leur appareil génital? Jusqu'ici, je n'ai pas obtenu de réponse satisfaisante, il n'y a pas moyen! Pourtant, c'est ce qu'on demande aux transsexuel-le-s, de fournir des «preuves» de leur appartenance sexuelle.

L'émilie: Vous proposez également des entretiens individuels, comment cela se passe-t-il?

S.M.: En effet, le groupe Trans propose des entretiens individuels sur simple rendez-vous. Dans cette configuration, les personnes concernées sont plus à l'aise pour parler de choses intimes ou sexuelles. La transition vers un autre genre touche à l'essence même d'une personne. Parfois, c'est la première fois qu'il ou elle parle de son trouble de l'identité de genre. C'est alors une démarche difficile après une vie de secret. Et il ou elle n'a pas forcément 18 ans! Lorsque la transition est faite, il s'agit alors de savoir comment fonctionne son «nouveau» corps, comment gérer sa nouvelle image corporelle. J'assure aussi un suivi sur Internet pour les personnes qui sont trop éloignées pour venir.

Nous avons également mis sur pied des entretiens pour les accompagnant-e-s et les conjoint-e-s qui sont peu, voire pas entourés. La transition est longue, environ deux à trois ans. Les accompagnant-e-s se demandent ce qui va se passer pour eux-mêmes pendant et après le changement de genre de leur partenaire: quelle sera leur place, leur sexualité et orientation sexuelle. Les hormones changent pas mal de choses – hormis certaines modifications physiques – comme la libido et le ressenti des émotions. Ils se posent des questions, ont peur pour l'autre, notamment pour l'opération qui est très lourde.

L'émilie: La question du genre revient beaucoup dans vos propos. Il est vrai que les transsexuel-le-s passent d'un genre à l'autre...

S.M.: Oui, effectivement. Pour un-e transsexuel-le, tout change: son apparence, sa vie professionnelle, son rôle. Par exemple, en ce qui concerne le travail, les salaires sont plus

élevés pour les transsexuels et ont leur donne davantage de responsabilités. Devenir une femme signifie souvent être moins bien payée... La transition modifie tellement de choses. Sur le plan des relations amicales – va-t-on devoir passer du clan des hommes au clan des femmes? – et concernant la séduction, voire l'orientation sexuelle, tout peut changer. On voit les carcans éducatifs et sociaux à l'œuvre... Le groupe Trans est un formidable observatoire des questions de genre!

Les transsexuel-le-s ne sont pas non plus imperméables aux clichés, les leurs et ceux de leur entourage. On a affaire au besoin très humain de catégoriser. La normalité se réduit à l'homme, la femme et l'hétérosexualité. Il faut arrêter de nous dire qu'il n'existe rien d'autre! C'est trop réducteur. On nie l'existence des transsexuel-le-s mais on contraint aussi toutes les personnes qui transgressent la norme du genre, comme une femme qui revendique sa part de masculin ou un homme sa part de féminin. Hommes et femmes sont actuellement un peu perdu-e-s dans ces questions. Pour une femme, assumer son désir d'épanouissement professionnel, sa vie de maman et sa vie privée, ce n'est pas facile. On ne les aide pas beaucoup. Pour un homme, son désir de vivre sa paternité va à l'encontre du mythe du chasseur qui doit ramener «du gibier», pour la survie de sa famille. Il n'est pas facile de dire «je suis un homme au foyer».

L'émilie: La transition vers le genre ressenti et vécu est longue. Comment cela se passe-t-il après?

S.M.: Oui, il faut vraiment aider et préparer la personne à se projeter dans «l'après». Souvent, après un an ou deux, les transsexuel-le-s ressentent une sorte de post-partum. Leur vie manque tout à coup de sens, ils ressentent un vide: «Avant j'avais une identité, j'étais une personne avec un trouble identitaire.» Après la transition, ils ne sont «plus qu'un homme ou une femme». Certain-e-s remettent tous leurs projets à «après» et ne se donnent pas le droit de réaliser certains de leurs rêves «avant». Parfois, ils ou elles s'interdisent même toute relation affective! Les personnes en transition sont trop souvent tendues vers ce seul objectif. Très rares, cependant, sont les transsexuel-le-s qui regrettent leur opération et leur parcours médical. Même s'ils ou elles se sentent dans la «bonne enveloppe», certain-e-s éprouvent une tristesse, un manque des émotions fortes qui ont rempli leur vie jusque là. J'essaie de les préparer le mieux possible. Je les interroge sur leurs passions, leurs intérêts. Je leur demande pas exemple s'ils ou elles comptent changer de travail ou entreprendre une formation. J'insiste aussi beaucoup sur le fait qu'ils doivent «vivre» aussi pendant la transition.

L'émilie: Lorsqu'un-e transsexuel-le est en couple ou fait une nouvelle rencontre, comment cela se passe-t-il par rapport à son parcours de trans?

S. M.: La plupart l'annoncent à leur nouveau partenaire. Ne serait-ce que par rapport au désir d'enfants qui pourrait se manifester. Les transsexuel-le-s sont stériles après les interventions chirurgicales. Ils ou elles ont aussi peur que leur partenaire l'apprenne par quelqu'un d'autre. Quant un-e transsexuel-le me pose la question de l'annoncer ou non, je lui réponds: «Et bien là, on va parler d'amour et de votre manière de le concevoir». Il y a de jolies histoires, mais de tristes aussi,

comme partout. Quant aux couples qui traversent ensemble la transition d'un partenaire, les questions restent nombreuses, car cela soulève parfois certaines difficultés – nouvelle orientation sexuelle, regard de la société, obligation de divorcer pour les couples mariés, etc. Pourtant, la transsexualité est rarement responsable en elle-même d'une éventuelle rupture.

Mais la transition est tout un apprentissage et, après l'opération, il s'agit de se réapproprier son corps, ses zones érogènes. Je leur dis toujours qu'on n'opère pas leur cerveau! Il faut un temps d'adaptation. C'est une sorte d'adolescence en accéléré. Les transsexuel-le-s redécouvrent un nouvel organe, une nouvelle sexualité, voire une nouvelle orientation sexuelle. J'entends de très beaux témoignages de la «première fois». Souvent, l'appropriation d'une nouvelle anatomie passe par des situations très cocasses. On rit énormément, même s'il y a parfois des pleurs. Une bonne dose d'humour est nécessaire!

** Un homme devenant femme est une transsexuelle. Une femme devenant homme est un transsexuel.*

Le groupe Trans

L'association genevoise 360, fondée à Genève en 1998 à la suite de la première Pride romande (1997), a pour caractéristique la mixité de genres: hommes/femmes/transgenres, et d'orientations sexuelles: homosexuel-le-s, bisexuel-le-s et hétérosexuel-le-s. Elle comprend trois pôles: 360° magazine, 360° Fever et Espace 360. Ce dernier constitue le pôle social de l'association: un lieu d'accueil et d'écoute. Des groupes de rencontres sont organisés ainsi que des entretiens individuels de soutien psychologique et d'aide juridique. Le groupe Trans d'Espace 360 accueille les transgenres, les transsexuel-le-s, les travesti-e-s et toutes les personnes concernées par les questions d'identité liées au genre. La brochure *Parlons trans – à la frontières des genres*, très claire et très concrète, est disponible sur demande à:

Espace 360
36, rue de la Navigation
1201 Genève
HYPERLINK "mailto:trans@360.ch" trans@360.ch
022 / 732 03 60

Définition du transsexualisme selon l'OMS

« Il s'agit du désir de vivre et d'être accepté en tant que personne appartenant au sexe opposé. Ce désir s'accompagne habituellement d'un sentiment de malaise ou d'inadaptation envers son propre sexe anatomique et du souhait de subir une intervention chirurgicale ou un traitement hormonal afin de rendre son corps aussi conforme

que possible au sexe désiré. Pour faire ce diagnostic, l'identité de type transsexuelle doit avoir été présente d'une manière persistante pendant au moins deux ans, ne pas être un symptôme d'un autre trouble mental tel que la schizophrénie, et ne pas être associé à une anomalie sexuelle génétique ou chromosomique. »

Margaret Ansah, avocate à Espace 360: les enjeux juridiques de la transsexualité

Le service juridique est l'une des prestations proposées au sein d'Espace 360. Ce service existe depuis mars 2003 et son objectif principal est d'apporter aide et conseils juridiques dans les problématiques relatives aux personnes lesbiennes, gaies, bi ou transgenres. Un second objectif propre à la vocation associative d'Espace 360 est d'offrir des prestations à des tarifs adaptés à la situation financière des demandeurs-ses.

En ce qui concerne le transsexualisme, les implications sur le plan juridique sont nombreuses. Une personne transsexuelle qui décide de changer de sexe le fera sur un plan opératoire et devra ensuite faire constater son changement de sexe auprès des tribunaux (Tribunal de première instance à Genève). Elle devra déposer une requête en changement de nom et de sexe. Une personne transsexuelle mariée qui veut procéder à un changement d'identité devant le tribunal devra, au préalable, divorcer, car si elle restait mariée, son union constituerait un mariage homosexuel, institution qui n'existe pas en Suisse.

Suite au jugement du tribunal, la modification du sexe ainsi que le nouveau prénom pourront être inscrits notamment dans l'acte d'origine de la personne concernée. Sur la base du jugement, la personne pourra également procéder au changement d'identité auprès de toutes les admi-

nistrations publiques et privées concernées. Une personne transsexuelle qui a obtenu son changement d'identité auprès du Tribunal sera considérée par les autorités comme une personne appartenant à l'autre sexe avec toutes les incidences que cela implique; de ce point de vue, on peut ainsi dire que le droit suisse n'a pas créé de «catégorie sexuelle» concernant les personnes transsexuelles. Par exemple une femme devenue homme sera astreinte au service militaire ou à la taxe militaire si la personne n'est pas apte à servir. Un homme anciennement femme pourra se marier avec une femme ou se «partenariar» avec un autre homme. Le transsexualisme est pour l'instant considéré en Suisse comme une maladie; cela a notamment pour incidence qu'une opération de réassignation sexuelle devra être prise en charge par les assurances-maladies; la prise en charge de l'opération est considérée comme une prestation obligatoire au sens de la LaMal. En Suisse, il n'existe, pour l'instant, et contrairement à d'autres Etats européens comme la Grande-Bretagne, pas de législation spéciale concernant la population transsexuelle. Il y a ainsi encore de nombreux domaines dans lesquels subsiste un vide juridique.

Un homme devenu femme est une transsexuelle. Une femme devenue homme est un transsexuel.